

**Compte rendu, concert.
Concert d'ouverture du
Festival Toulouse les Orgues.
Toulouse : Cathédrale Saint-
Etienne, le 7 octobre 2015 ;
Heinrich Franz Ignaz Von
Bieber (1644-1704) : Sonate
Sancti Polycarpi, à 9 (1673)
; Sonata : Battaglia, à 10
(1673) ; Missa
Salisburgensis, à 53 (1682) ;
Les Passions, Direction :
Jean-Marc Andrieu ; Les
Sacqueboutiers, Direction
Jean-Pierre Canihac ;
Ensemble Scandicus ; Le chœur
des jeunes du conservatoire
du Tarn, Direction Cathy**

Tardieu ; Les Eclats ; Direction musicale : François Terrieux .

Von Bieber : voici un nom sorti d'un anonymat aussi injuste qu'incompréhensible grâce à l'enregistrement de plusieurs versions de ses Sonates du Rosaire pour violon avec scordatura. Le mélange de science incroyable de l'écriture, d'un sens de l'émotion, de la rhétorique hors pairs ... ont fait le succès de cette musique fascinante. L'ouverture du Festival international Toulouse les Orgues en choisissant ce compositeur aiguissait donc l'intérêt de quelques amoureux de la musique baroque. Mais le pari n'était pas moins impressionnant : sur la scène internationale, le Festival osait confier à des musiciens du territoire Midi-Pyrénées, la responsabilité de ce projet ambitieux, mêlant professionnels et amateurs. Le concert a débuté avec une proposition de **Michel Bouvard**. Sur l'orgue de la Cathédrale Saint-Etienne nouvellement restauré, dans un son plein et splendide avec une registration pleine de noblesse, la pièce de Froberger en variations a été un grand moment de plénitude. La virtuosité soutenant le propos avec art. Un son ample mais sans violence ou agressivité s'est déployé dans les vastes nefs de cette cathédrale hors normes, car elle comprend deux nefs.



L'oreille a ainsi pu mesurer la particularité de cette acoustique. Puis **les Sacqueboutiers de Toulouse**, grande formation internationalement reconnue, a régalié le public, sous la direction souple et inspirée de **Jean-Pierre Canihac**, en sonorités riches, vibrantes et nuancées, celle des cuivres

anciens. Notons aussi leur grande justesse; faisant mentir ceux qui pensent que jouer baroque et jouer faux vont de paire.

La mise en place d'un orchestre de cordes annonçait l'arrivée d'une partie de l'orchestre des **Passions de Montauban**. Les sonorités suaves des violons et la souplesse des phrasés ont apporté beaucoup de douceur obligeant l'oreille à affiner ses perceptions dans le vaste espace de la Nef Raymondine. Comme à son habitude, **Jean-Marc Andrieux** à la direction, a laissé beaucoup de liberté aux instrumentistes. La virtuosité du premier violon a ainsi pu se déployer avec plénitude. Et la partie centrale ostensiblement fausse, les moments de frappe sur les instruments avec l'archet ou la main ont fait leur effet de malaise rompant l'harmonie comme le fait la guerre. Une bataille parfaitement rendue dans sa complétude, entre effroi, maladresse, enthousiasme, et toujours engagement.



Biber, Missa Salzburgensis. Le grand moment a été l'arrivée des chœurs et de tout l'orchestre sur le devant de la scène, au moment où Toulouse ressuscitait les fastes de la splendeur salzbourgeoise. Deux orchestres au centre de l'estrade, les chœurs d'enfants et de jeunes,

augmentés d'adultes, placé derrière sur toute la largeur possible, quand, tout au fond, se trouvaient les timbales et les gros cuivres habilement disposés pour ne pas couvrir les voix. Deux chœurs de solistes de l'ensemble Scandicus augmenté de voix féminines ont été placés dans les stalles de part et d'autre de la nef. Cet imposant ensemble a été dirigé avec rigueur par François Terrieux pour nous enchanter dans sa variété d'écriture. L'équilibre voix-instrument s'est rapidement trouvé. La délicatesse des voix solistes a permis une grande variété de nuances. Von Bieber (Biber) sait dans

cette œuvre autant nous impressionner que nous toucher. L'alternance entre brillants moments soutenus par les cuivres et les timbales, et ceux plus doux avec les petits chœurs, les soli et les passages instrumentaux dans lesquels flûtes ou violons plus aptes, déploient les sonorités suaves, soutient ici une vaste rhétorique qui suit la liturgie avec passion.

Avec 53 voix différentes, associant instrumentistes et chanteurs, Von Bieber dépassait tout ce qui avait été composé jusqu'alors. Cette orgie de couleurs et de nuances, cette vaste interpellation de toute la stéréophonie dont les oreilles sont capables, provoque des moments d'ivresse chez l'auditeur. L'acoustique fantasque de la cathédrale a été domptée par ces forces musicales si soudées. Ce concert a été un éclatant succès. Toulouse est bien terre de musiciens et Toulouse les orgues a ouvert avec faste sa vingtième édition. Plus une place n'était disponible pour ce concert. Le public avait bien deviné l'événement ; ses attentes ont été comblées.

**Compte rendu critique, opéra.
Toulouse, Théâtre du
Capitole, le 9 octobre 2015,
Luigi Dallapiccola
(1904-1975) : Le Prisonnier ;
Opéra en un acte avec**

prologue sur un livret du compositeur d'après Villiers de l'Isle-Adam ; créé en concert le 1er décembre 1949 à Turin ; Béla Bartók (1881-1945) : Le Château de Barbe-Bleue ; Opéra en un acte et un prologue sur un livret de Béla Balázs ; créé le 24 mai 1918 à l'Opéra de Budapest ; Nouvelle production du Capitole ; Aurélien Bory : mise en scène ; Taïcyr Fadel ; collaborateur artistique du metteur en scène ; Vincent Fortemps : artiste plasticien ; Aurélien Bory, Pierre

**Dequivre : scénographie ;
Sylvie Marcucci : costumes ;
Arno Veyrat : lumières Avec :
dans Le Prisonnier : Tanja
Ariane Baumgartner, La Mère ;
Levent Bakirci, Le Prisonnier
; Gilles Ragon, Le Geôlier /
L'Inquisiteur ; Dongjin Ahn,
Jean-Luc Antoine , Deux
Prêtres. Dans Le Château de
Barbe-Bleue : Bálint Szabó,
Barbe-Bleue ; Tanja Ariane,
Baumgartner, Judith ; Yaëlle
Antoine, Le Barde (Prologue)
; Orchestre national du
Capitole ; Chœur du Capitole
, (direction Alfonso Caiani)
; Direction musicale : Tito**

Ceccherini.

Toulouse, passionnante ouverture de saison 2015-2016 au Capitole. **Le Château de Barbe-Bleu** est une si belle œuvre que lui chercher un compagnon relève de la folie. Une œuvre si belle, si dense et si profonde, qui exige tant du spectateur plongé dans des abîmes philosophiques où l'orchestre est absolument fabuleux et qui demande deux grandes voix, suffirait en intensité. Mais le compte temps n'y est pas. Un peu, toute proportion gardée, comme dans *Didon* et *Enée* de Purcell.



Château magnétique au Capitole

Le Capitole a su rendre justice au chef d'œuvre de Bartók. La direction musicale du chef italien **Tito Ceccherini** est celle d'un amoureux de la partition. Il sait en rendre toutes les subtilités assurant aussi bien hédonisme généreux et intensité théâtrale à couper le souffle. **L'Orchestre du Capitole** est

admirable de nuances comme de couleurs. Seul un orchestre symphonique de cette trempe peut véritablement rendre justice, dans une fosse, à une partition si formidable. La mise en scène est habile ; elle permet aux chanteurs de caractériser leurs personnages avec force. Lui, d'abord immobile, qui se laisse gagner par les mouvements de plus en plus larges de Judith. Tous deux faisant bouger des portes. Le dispositif scénique de ces portes autour d'un axe central est aussi beau qu'habile. Capable en tous cas de beaucoup de suggestions. Les lumières très précises d'**Arno Veyrat** habillant comme un arc en ciel de splendeur les portes et les entre-portes de la plus grande beauté possible ; l'ouverture des portes est bien à chaque fois un moment fondateur qui éloigne de plus en plus les deux amoureux. La mise en scène et le dispositif scénique soulignent le combat philosophique et éthique de ces deux conceptions de l'amour que tout oppose. La réussite est totale ; elle ne nous permet pas de juger mais simplement de constater que Judith et Barbe-Bleu ne sont tout simplement pas sur le même plan symbolique. Chacun étant violent par l'intransigeance de sa vision de l'Amour, creusant un abîme mortel entre le femme et l'homme. Les deux chanteurs, **Bálint Szabó** en Barbe-Bleue et **Tanja Ariane Baumgartner** en Judith sont magnifiques, belles et grandes voix comme acteurs saisissants.

Cette très intéressante version du Château était précédée de l'étrange partition, dodécaphoniste – et un peu poussiéreuse – du **Prisonnier de Luigi Dallapiccola**. Le parti pris de mise en scène a été particulièrement convainquant pour mettre en valeur le chef d'œuvre de Bartok. Préparation philosophique aux mirages qui tente de permettre à l'Homme de croire à l'intérêt et au sens de la vie. Le prisonnier va vers une mort sans justification, comme la vie. Un pas de désillusion supplémentaire sera ce vertige de l'amour, prison mortelle du Château de Bartok. Le noir et blanc du Prisonnier prépare à la couleur ; le lyrisme aride et l'orchestration étrange préparent l'oreille à l'apothéose bartokienne. Le plasticien

Vincent Fortemps qui dessine sans couleurs en même temps que la pièce se déroule, permet de comprendre comment la vie se déroule sans plans et sans direction. Le système de projection en direct de ses coups de pinceaux est très bien réalisé. Vocalement la tessiture du rôle de la mère dessert Tanja Ariane Baumgartner, alors qu'elle est une superbe Juliette et la voix du prisonnier, **Levent Bakirci**, est centrale et sans brillance bien loin de la puissance et de la rondeur de celle du grandiose Barbe-Bleu du superbe **Bálint Szabó**. En ce sens, le personnage du Prisonnier devient un archétype de L'homme qui ne peut être que perdu dans une vie dénuée de sens. **Gilles Ragon** impressionne vocalement et par sa haute taille dans les deux rôles ambigus du geôlier et de l'inquisiteur. Le chœur, à qui Dallapiccola réserve de belles pages, est magnifique.

Après deux œuvres si denses aux sujets si profonds l'audace de ce début de saison sera tempérée par la reprise pour la troisième fois d'un Rigoletto de bon aloi en novembre 2015. A Toulouse bien des goûts du public sont comblés à l'Opéra. Merci à Frédéric Chambert qui sait osciller entre audace et répertoire indéboulonnable. Le public a paru apprécier particulièrement cette ouverture de saison originale que France-Musique a diffusé dans ces soirées de samedi à l'opéra.



Compte rendu critique, opéra. Toulouse, Théâtre du Capitole, le 9 octobre 2015, Luigi Dallapiccola (1904-1975) : Le Prisonnier ; Opéra en un acte avec prologue sur un livret du compositeur d'après Villiers de l'Isle-Adam ; créé en concert le 1^{er} décembre 1949 à Turin ; **Béla Bartók (1881-1945) : Le Château**

de Barbe-Bleue ; Opéra en un acte et un prologue sur un livret de Béla Balázs ; créé le 24 mai 1918 à l'Opéra de Budapest ; Nouvelle production du Capitole ; Aurélien Bory : mise en scène ; Taïcyr Fadel ; collaborateur artistique du metteur en scène ; Vincent Fortemps : artiste plasticien ; Aurélien Bory, Pierre Dequivre : scénographie ; Sylvie Marcucci : costumes ; Arno Veyrat : lumières Avec : dans Le Prisonnier : Tanja Ariane Baumgartner, La Mère ; Levent Bakirci, Le Prisonnier ; Gilles Ragon, Le Geôlier / L'Inquisiteur ; Dongjin Ahn, Jean-Luc Antoine , Deux Prêtres. Dans Le Château de Barbe-Bleue : Bálint Szabó, Barbe-Bleue ; Tanja Ariane, Baumgartner, Judith ; Yaëlle Antoine, Le Barde (Prologue) ; Orchestre national du Capitole ; Chœur du Capitole , (direction Alfonso Caiani) ; Direction musicale : Tito Ceccherini.

Illustration : *Patrice Nin* © Capitole de Toulouse octobre 2015 – les deux chanteurs Bálint Szabó en Barbe-Bleue et Tanja Ariane Baumgartner en Judith.

**Compte rendu,
concert.Toulouse. Festival
Piano aux Jacobins. Cloître
des Jacobins, le 14 septembre
2015. Johannes**

Brahms (1833-1897) : Sonate pour piano n °3 en fa mineur, op.5 ; Frantz Liszt (1811-1886) : Sonnet de Pétrarque n°104; Franz Schubert (1797-1828); Sonate n°17 en ré majeur, op.53 D850; Elisabeth Leonskaia, piano.



Elisabeth Leonskaia est bien connue des Toulousains et plutôt très aimée. Son récital au Cloître des Jacobins a permis cette communion si particulière qui unit la musicienne et son public. Dans un programme particulièrement exigeant tant sur le plan musical que pianistique, elle a su entraîner chacun dans un monde riche en sensations et émotions mêlées.

Dès les premiers accords de la gigantesque troisième Sonate de Brahms, les orages convoqués ont fait frissonner, puis la clarté et la fraîcheur des thèmes ont ouvert les portes d'un imaginaire paisible. Le sens des contrastes dans les alternances de douleur et de légèreté reste l'une des spécialités de cette grande dame du piano. Elle sait utiliser des couleurs changeantes et ose des nuances exacerbées. L'ampleur des phrasés permet un déploiement infini de la musique. La beauté des gestes qui vont au-delà des doigts sur

le clavier prouve bien l'implication totale de la musicienne. Elisabeth Leonskaia utilise tout son corps pour déployer toute sa puissance aux idées du compositeur. Brahms est flamboyant sous des doigts si inspirés.

Après tant de passions variées, le Sonnet de Pétrarque de Liszt permet un retour à une fluidité mélodique plus reposante mais toujours pleine de passion amoureuse. Le legato sublime, évoque les cantilènes d'opéra, le phrasé pondéré suggère des récitatifs pleins de vie. Elisabeth Leonskaia nous offre un superbe moment de poésie lyrique qui permet au public d'aborder la grande Sonate de Schubert en étant plus réceptif pour ce grand voyage.

Car la Sonate en ré majeur a la particularité d'offrir un voyage heureux, plein d'énergie de vie, de force de conviction. Dans un tempo allant mais sans jamais se presser, Elisabeth Leonskaia sait ciseler des sonorités rares, des couleurs inouïes pour suggérer ces paysages alpestres qui ont fait le bonheur de Franz Schubert à l'été 1825.

La beauté heureuse de cette Sonate est un grand moment de musique partagée. Et dans le dernier mouvement l'humour bienveillant se fait sentir. Et à la toute fin de l'œuvre, Elisabeth Leonskaia termine en une sorte de pirouette malicieuse. Tant de plaisir partagé ne pouvait que se prolonger par deux bis inouïs. D'abord un feu d'artifice de Debussy absolument prodigieux dans sa pyrotechnie digitale. Puis un Nocturne de Chopin afin de fermer cette belle soirée d'été sous les auspices les plus doux.

Compte rendu, concert.Toulouse. Festival Piano aux Jacobins. Cloître des Jacobins, le 14 septembre 2015. Johannes Brahms(1833-1897): Sonate pour piano n °3 en fa mineur, op.5 ; Frantz Liszt(1811-1886): Sonnet de Pétrarque n°104; Franz Schubert (1797-1828); Sonate n°17 en ré majeur,op.53 D850; Elisabeth Leonskaia, piano.

Compte rendu, récitals de piano. Toulouse. Piano aux Jacobins 36 ème édition. Cloître des Jacobins, les 8, 9, 11 septembre 2015. Nicholas Angelich, Menahem Pressler et Anastasya Terenkova, piano.



Nicholas Angelich pianiste d'origine américaine, a été un élève très apprécié du grand Aldo Ciccolini, disparu cette année et que les toulousains avait entendus à la Halle au grains en 2014. Le programme de Nicolas Angelich honore deux

immenses pianistes et compositeurs. Beethoven d'abord avec deux sonates. La Sonate n° 5 puis la Sonate Waldstein. Angelich en saisit toute la force et sait mettre ses moyens impressionnants au service de sa musicalité. Il se dégage de son interprétation une force sans violence, ni passion tapageuse. La maîtrise des tempi et des nuances et un choix de couleurs franches mettent en valeur la structure des œuvres et la beauté de leur construction. Sans céder à la facilité des orages romantiques ou d'une musique à programme dans les deux Sonates, c'est la musique pure qui s'épanouit. Il en sera de

même dans la Sonate de Liszt donnée en deuxième partie de concert. C'est la rigueur de la construction qui prend le pas sur les réminiscences d'opéra Italien ou les fulgurances pianistiques. La virtuosité est seconde, la musique toujours Reine. Plus que de puissance, c'est une idée de force maîtrisée qui s'impose. En pleine possession de ses moyens, Nicholas Angelich est un fin musicien qui met au service des génies qu'il sert, ses moyens de pianiste virtuose et sa musicalité rare. Cette 36 ème édition de Piano aux Jacobins a donc débuté sous des auspices musicaux radieux dans une sorte de plénitude sereine.

Toulouse. Piano aux Jacobins 36 ème édition. Cloître des Jacobins, le 8 septembre 2015. Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Sonate n° 5 en ut mineur op.10 n°1 ; Sonate n°21 en ut majeur ,Waldstein, op.53 ; Frantz Liszt, Sonate en si mineur ; Nicholas Angelich, piano.

Nul ne savait si le doyen des pianistes en activité du haut de ses 90 ans allait se remettre de sa chute qui lui laisse une colonne vertébrale très endolorie. **Menahem Pressler** dit que la musique est sa raison de vivre et sa force. Il est donc venu, précautionneux et



soutenu fermement, fragile silhouette s'avancant vers le piano une canne à la main. Ce que cet admirable musicien nous a offert ce soir dépasse tout ce qui peut s'imaginer. La musique a irradié dans une délicatesse de songe. C'est dans une étoffe d'ailes de papillon que cet Elfe du piano a déployé un vol qui jamais n'a touché terre. Tout d'élévation et de lumière crépusculaire, l'art du pianiste forme des perles nacrées, des gouttes d'eau mordorées, des bulles de champagne, qui toujours rebondissent et jamais ne tombent au sol. Les ans n'ont pas de prise sur cet être éternellement jeune au sourire franc, ses doigts ne sont qu'élévation ; ils ne forcent jamais le piano.

Les nuances sont précises et subtilement dosées avec des pianissimi de rêve. Les couleurs sont celles d'une mélancolie heureuse toujours lumineuses jusque dans les ténèbres. Son programme d'oeuvres rares et exigeantes donne, sinon une image de la quintessence de la musique, du moins une association riche de symboles. Tant le Rondo de Mozart que la Fantaisie de Schubert sont de forme libre comme une suite de variations que le génie des compositeurs secondé par un interprète particulièrement inspiré font tendre vers une musique qui pourrait être celle de l'infini. Autre figure de l'abolition de la pesanteur : la danse. Celle des Mazurkas de Chopin est délicate à rendre et peu de pianistes le peuvent comme Menahem Pressler. Un rubato subtil, une légèreté de toucher, des couleurs diaphanes parlent à l'âme qui peut croire en un ailleurs paradisiaque où ni poids, ni charges n'existent ou tout est légèreté, beauté, poésie. Après un tel moment de partage, sorte de testament joyeux, nous savons que ce message si beau va nous aider quoi qu'il arrive. Merci à vous Menahem Pressler, musicien si complet et poète immortel pour être venu encore une fois dans ce beau cloître des Jacobins. L'ovation du public debout a montré combien votre exemple d'humanité a été compris.

Cloître des Jacobins, le 9 Septembre 2015. Wolfgang Amadeus Mozart ; Rondo en la mineur, K.511 ; Franz Schubert(1797-1828) : Sonate n°18 en sol majeur D.894, fantaisie ; Frédéric Chopin 3 Mazurkas op.7 n°1 et 3 ; op.17 n°4 Ballade n°3 en la bémol majeur, op.47. Menahem Pressler, piano.



Frêle silhouette, **Anastasya Terenkova**, a débuté son récital consacré à Bach, arrangé et arrangeur, d'une manière fort singulière. Des doigts timides, des sonorités droites et une nuance piano constante avec une

mise en lumière de la ligne de chant principale sont un parti pris inhabituel. Ce n'est pas là le Bach des riches contrastes, des rythmes pleins de vie, des harmonies complexes. La transcription du Prélude en si mineur de Siloti ou celle de Kempf « Je t'appelle, Seigneur Jésus-Christ » passent sans que vraiment l'émotion ne pointe. Plus intéressante semble la transcription par Bach lui-même d'un concerto pour hautbois de son contemporain Marcello. Dans l'Adagio, la mise en lumière du chant du hautbois est une belle réussite d'Anastasya Terenkova. La troisième Suite Anglaise de Bach, dans cette proposition interprétative, gagne en fluidité et en clarté mais perd en relief. La danse ne s'invite jamais et cette musique devenue désincarnée perd en nerf, en corps, en vitalité. C'est dans la troisième partie du concert, dans l'adaptation par Rachmaninov de pièces de la troisième Sonate pour violon seul et ses variations sur un thème de Corelli que le piano d'Anastasya Terenkova s'anime un peu mais sans la virtuosité extravertie du Russe aux grandes mains.

Etrange choix interprétatif ce soir d'une musique désincarnée comme jouée du bout des doigts. Le charme évanescent de ce concert n'a pas convaincu tout le public. Mais il y a tant de possibles avec la musique de Bach au clavier, que l'originalité de la démarche d'Anastasya Terenkova mérite tout notre respect à défaut de la partager.

Trois concert différents et complémentaires, trois âges de la vie de Musicien, la pleine maturité, la sagesse hors d'âge et l'expérimentation de la jeunesse. Le Festival Piano aux Jacobins tient dès son ouverture ses promesses et le public nombreux est comblé.

Toulouse. Saint Pierre des Cuisines, le 11 septembre 2015 ; Johann Sebastian Bach (1685-1750) : Bach/Siloti : Prélude en Si Mineur, BWV 855a ; Marcello/Bach : Concerto pour hautbois en ré mineur, BWV 974 ; Bach/Kempf : « Je t'appelle, Seigneur Jésus-Christ » BWV 639 ; Bach : Suite Anglaise n°3, en sol

mineur, BWV 808 ; Vivaldi/Bach (arr A.Tharaud) : Sicilienne BWV 596 ; Bach/Rachmaninoff: Prélude, Gavotte et Gigue (Sonate pour violon en mi majeur, BWV 1006) ; Rachmaninoff, Variations sur un thème de Corelli op.42 ; Anastasya Terenkova, piano.

**Opéra, compte rendu critique.
Toulouse, Capitole le 30 juin
2015. Giacomo Puccini
(1858-1924) : Turandot, Drame
lyrique en trois actes sur un
livret de Giuseppe Adami et
Renato Simoni d'après la
fable de Carlo Gozzi créé le
25 avril 1926 à Milan.
Nouvelle production en
coproduction avec le
Staatstheater Nürnberg et le
NI Opera (Belfast); Calixto**

**Bieito, mise en scène ;
Rebecca Ringst, décors ; Ingo
Krußler, costumes ; Sarah
Derendinger, vidéo ; Avec :
Elisabete Matos ,Turandot ;
Alfred Kim, Calaf ; Eri
Nakamura, Liù ; Luca Lombardo
, l'Empereur Altoum ; In Sung
Sim Timur ; Gezim Myshketa,
Ping ; Gregory Bonfatti, Pang
; Paul Kaufmann, Pong ; Dong-
Hwan Lee, Un Mandarin ;
Marion Carroué, Une Servante
; Argitxu Esain , Une
Servante ; Dongjin Ahn, Le
Prince de Perse ; Choeur et
Maîtrise du Capitole :
Alfonso Caiani, direction ;**

Orchestre national du Capitole ; direction musicale, Stefan Solyom.



Erare humanm est , sed persevare diabolicum (1). Quelle tristesse, quelle déception. La princesse Turandot, belle et cruelle, issue d'un conte irisé de couleurs, ravalée au fond d'un dépôt d'usine. Il en fallait de l'impudeur et de l'inculture pour mettre à mal ainsi l'ultime ouvrage de Puccini. ! On ne sait qui plaindre le plus les auteurs de la mise en scène sans poésie ni imagination ou les commanditaires irresponsables et dispendieux de l'argent public. Calixto Bieito est venu, il a sévi qu' il ne revienne jamais ni à l'opéra, ni surtout à Toulouse avec un tel vide d'idées. La laideur absolue de la vue, sauf les lampions rouges, aura gâché la sublime partition de Puccini pour ceux qui n'ont pu regarder l'orchestre pour retrouver les couleurs et

l'intensité musicale de la partition. Car heureusement l'orchestre a été merveilleux de précision, couleurs, nuances et phrasés. La direction de Stefan Solyom est souple, et développe avec efficacité l'éclat d'une partition fleuve à la riche orchestration. Le deuxième atout de cette production est le chœur et la maîtrise, parfaits de présence vocale et de délicatesse de nuances. Le patient travail d'Alfonso Caiani porte les chœurs au sommet de l'opéra italien. La distribution est interdite de jouer et de montrer la moindre émotion ou le moindre sentiment. La performance d'Alfred Kim en Calaf n'est que plus admirable. Voix belle, large et bien conduite mais impossible de déceler les capacités de l'acteur dans un tel marasme...

La Liu d'Eri Nakamura a une voix corsée au large vibrato encore maîtrisé, seule sa musicalité permet un peu d'émotion tant son jeu est bridé. Le minimum syndical pour la mort de Liu ! Il fallait imposer cela à une cantatrice trop docile.

Les autres acolytes, dont Ping, Pang, Pong, sont bons chanteurs mais tellement grotesques sur scène qu'ils ne peuvent rien offrir comme émotion même dans les évocations poétiques de la maison au bord du lac bleu... L'empereur Altoum, avec Luca Lombardo, est pour une fois une belle voix, avec l'autorité qui convient, mais sa mise en couches scénique signifie sa sénilité avec grossièreté...

Reste le cas d'Elisabete Matos. Déjà dans Isolde sa placidité nous avait déconcerté, accablée d'une mise en scène ridicule, en blonde façon femme politique sur fond bleu marine, le ridicule la happe sans cesse. Et la voix immense et sans vie semble sans âme. Une machine à faire du son plus qu'une musicienne ne saurait rendre la complexité du personnage, la mise en scène détruit jusqu'à la crédibilité de la cantatrice...

Pour une fois il y a eu mauvais choix et injure au compositeur dans une production Capitoline. Avec beaucoup trop de politesse aux saluts, le public a vivement hué les

responsables du massacre. Autrefois ils auraient eu droit aux plumes et au goudron.

ERRARE HUMANUM EST ...

Oublions ce cauchemar de cartons, laideur et bêtise. C'est l'été, les festivals nous réconforteront et la rentrée ne peut être aussi moche, non, non , ce n'était qu'un très mauvais rêve...

SED PERSEVERARE DIABOLICUM ! Avis , avis aux décideurs.

(1) L'erreur est humaine si elle persévère, elle devient diabolique

**Compte rendu, concert.
Toulouse ; Halle-aux-Grains,
le 13 juin 2015 ; Max Bruch
(1838-1920) : Concerto pour
violon et orchestre n°1 en
sol mineur opus 26 ; Gustav
Mahler (1860-1911) :**

Symphonie n°5 en ut dièse mineur ; Gil Shaham, violon ; Orchestre Philharmonique de Radio France ; Direction : Myung-Whun Chung .



Gil Shaham est un violoniste délicat qui dès son entrée en scène, souriante et élégante, a marqué le public de sa présence chaleureuse. La complicité avec le chef a semblé évidente, à voir la manière dont ils entretiennent des sourires

complices tout au long du concert. Son écoute gourmande des instrumentistes de l'Orchestre montre quel chambriste il peut être. C'est ainsi que nous avons eu l'impression de partager un moment d'amitié musicale au sommet. La facilité avec laquelle Gil Shaham joue de son Stradivarius est confondante. Son legato est fondant. Les nuances les plus subtiles, les phrasés les plus délicats, les sonorités dorées ou mélancoliques, tout permet une interprétation d'une grande poésie. L'accord avec le chef est total, les musiciens de l'Orchestre eux même habités par une confiance totale ne font qu'un avec Myung-Whun Chung (62 ans). Ainsi l'oeuvre la plus célèbre de Bruch irradie de bonheur. Le public fait un triomphe aux artistes si complices et tout particulièrement au violoniste si délicat.

Concert d'adieu de Myung Whun Chung au Philharmonique de Radio France

Elégance et raffinement

Cette fusion doit beaucoup à l'expérience du chef et du soliste qui tous deux jouent sans partitions, concentrés sur l'écoute et le partage. En bis, le violoniste céleste offre la Gavotte en Rondeau de la Partita pour violon seul n° 3 de Jean Sébastien Bach. Un véritable moment de grâce.

En deuxième partie, **Maestro Chung** a choisi une partition qu'il aime tout particulièrement. La dirigeant par coeur, il offre une interprétation toute personnelle de la **Cinquième Symphonie de Mahler**, à laquelle l'Orchestre et le public ont été particulièrement sensibles. A d'autres la véhémence, la violence, voir le sarcasme et la noirceur. Rarement la beauté de cette partition aura été aussi joliment révélée, sa construction mise en lumière avec cette évidence. Le Philharmonique de Radio France est devenu l'une des meilleures phalanges mondiales. Il a irradié dans cette œuvre si exigeante. La facilité du trompette solo est un vrai miracle de pureté et de présence puissante, sans violence. A l'image de cet orchestre virtuose, la trompette capte l'attention par une musicalité raffinée faisant fi de la technique. Si c'est lui qui a un rôle majeur dans cette symphonie, il faudrait



détailler chaque famille d'instruments, tous magnifiques... Myung-Whun Chung quittera en juillet un orchestre qu'il dirige depuis 2000. L'entente entre les musiciens et lui est comme magique et témoigne du fort engagement de part et d'autre. Il faut reconnaître qu'un chef si libre, n'ayant pas la partition sous les yeux, peut demander bien d'avantage à ses musiciens. L'apothéose de la fusion musicale a eu lieu comme de bien entendu dans l'Adagietto qui atteint au sublime. Mais la joie du final efface toute mélancolie, fut-elle de cette beauté élégante ! C'est bien le bonheur de la musique partagée qui rassemble le public dans des applaudissements galvanisés. En bis, non sans humour et dans un tempo d'enfer, Myung Whun Chung offre le « véritable hymne national français » avec l'ouverture de Carmen. Le public quitte la salle euphorique !

Pour finir cette saison, les Grands Interprètes ont offert aux Toulousains gâtés un concert à la musicalité raffinée, passionnée, élégante. Un de ces moments rares et inoubliables. Merci à Catherine D'Argoubet, avisée directrice artistique qui a su faire venir « Chung et le Philar » dans l'un de leurs derniers concerts pour clore en majesté sa saison à Toulouse.

**Compte rendu, concert.
Toulouse. Halle-aux-Grains,
le 12 juin 2015 ; Wolfgang**

**Amadeus Mozart (1751-1791) :
Don Giovanni, K.527 ,
ouverture; Ludwig Van
Beethoven (1770-1827) :
Concerto pour piano et
orchestre n°3 en do mineur,
OP.37 ; Félix Mendelssohn
(1809-1847) : Symphonie n°4 «
Italienne », OP.90 ; Inon
Barnatan, piano ; Orchestre
National du Capitole de
Toulouse ; Direction : Tugan
Sokhiev.**

*Public, politique, culture : tous unis autour de Tugan
Sokhiev, un chef dont la qualité de la baguette s'affirme
fédératrice...*

Merveilleuse alacrité !

Dans une époque où la plainte sans fin et l'esprit maussade en boucle sont la règle, ce n'est pas sans surprise que le public de la Halle-aux Grains a vu le maire de Toulouse, Jean-Luc Moudenc, le sourire aux lèvres, monter sur scène. La Municipalité veut fêter avec éclat **les dix ans du chef Tugan Sokhiev à**



la tête de l'Orchestre du Capitole. Cette médaille d'or de la Ville, que le maire lui a remis, vient donc officialiser les choses. Avec modestie et bonhommie Tugan Sokheiv a simplement remercié et dit que cette médaille appartenait autant aux musiciens de l'orchestre que lui, et même à l'équipe municipale pour son indéfectible soutien dans des temps incertains...Il est si bon et rare de vivre un accord si évident entre politiques, public, artistes. Sans plus tarder Tugan Sokhiev a saisi sa baguette pour diriger l'ouverture de Don Giovanni. Le souffle du drame a aussitôt ému, avant que la gaité de la fugue ne dissipe ces brumes de l'âme. En quelques minutes, Tugan Sokhiev et son orchestre précis et virtuose ont permis de vivre tout le drame et la farce de cette somptueuse partition. Passant du romantisme le plus sombre à la vivacité la plus enjouée, tout en maintenant une tension constante, nous n'avons pu que regretter que le Capitole n'offre pas d'avantage de productions lyrique à un chef si doué pour le théâtre.

Inon Barnatan est un jeune pianiste prodige que les Toulousain ont déjà pu entendre au festival de septembre, Piano aux Jacobins. Remarquable musicien, ce jeune talent a su offrir une version de toute beauté dans le Troisième Concerto de Beethoven. Avec une palette de nuances riches, des sonorités variées, un toucher d'une grande délicatesse, la musique diffuse à tout moment. Très à l'écoute de l'orchestre il a constamment cherché à harmoniser sa sonorité à celles de l'orchestre. Cette science de l'écoute est ravissante et

permet des moments de grande musicalité quand un chef comme Tugan Sokhiev, attentif et vigilant aux équilibres, dispose d'un orchestre si précis. L'entente a été parfaite et l'oeuvre si égalitaire entre le soliste et l'orchestre, a sonné magnifiquement, avec force et finesse. L'évidence qui s'est dégagée de cette interprétation a tenu de la magie. L'idée m'est venue qu'Inon Barnatan a dans son jeu quelque chose de la poésie et de la délicatesse des Elfes avec une sorte de sagesse sereine.

Le bis qu'il a donné en a été une belle illustration avec des nuances d'une infinie délicatesse et un toucher sensible permettant un legato de rêve dans un extrait de la cantate BWV 208 de Bach dans une transcription signée Egon Petri.

En deuxième partie de concert, la belle affinité entre Tugan Sokhiev et la musique de Mendelssohn a de nouveau semblé une évidence. La Symphonie Italienne est si solaire, si enthousiasmante et si entraînante que les sourires du chef et des musiciens ont été bienvenus. L'alacrité domine cette interprétation qui met en lumière toute les finesses de cette partition. Les nuages et une mélancolie fugace ont été rendus mais sans lourdeur. C'est la vivacité des tempi, la délicatesse des phrasés, la finesse des nuances qui ont soutenu une narrativité entraînante. Un très beau concert de fin de saison Toulousaine pour Tugan Sokhiev, devant une Halle aux Grains pleine à craquer et en liesse. C'est un programme idéal pour célébrer les 10 ans d'un accord parfait et heureux.

Compte rendu, concert sacré.

**Toulouse. Halle-aux-Grains,
le 3 juin 2015 ; Wolfgang
Amadeus Mozart (1756-1791)
Messe en Ut, KV 427 ; Joseph
Haydn (1732-1809) : Insanae
et vanae curae, Motteto Hob
XXI : 1/13c ; Michael Haydn
(1737-1806) : Ave regina
Caelorum MH 140 ; Repons
Christus factus est MH38 ;
Joelle Harvey, soprano ;
Marianne Crebassa, alto ;
Krystian Adam, ténor ;
Florian Sempey, basse ;
Ensemble Pygmalion ;
Direction : Raphaël Pichon.**

Les Grands interprètes ont une nouvelle fois invité **Raphaël Pichon et son Ensemble Pygmalion** et le public est venu très nombreux. Les qualités de ce jeune chef ne cessent de se développer et dans bien des répertoires. Après une messe en si magnifique en 2013, ici même, nombreuses étaient les attentes pour cet autre chef d'œuvre, la **Messe en ut de Mozart**. Raphaël Pichon a choisi



d'enrichir cette messe incomplète par trois motets des frères Haydn, amis du divin Mozart. Même si ainsi sans entractes le concert a duré presque deux heures, le temps a filé sans pouvoir être compté. Les qualités de Pichon sont celles d'un esthète. Les sonorités riches, variées, les nuances très développées autant à l'orchestre que dans les chœurs, la souplesse des phrasés soutenant les solistes, toute cette beauté est mise au service des partitions pour en rendre la structure limpide. Ainsi le motet avec orchestre de Joseph Haydn a permis de comprendre la différence stylistique entre les deux compositeurs qui étaient grands amis. Structures plus clairement affirmées chez Haydn, et sections plus opposées, quand Mozart par un geste souple fait passer de l'air d'opéra aux chœurs fugués puis aux moments chambristes, avec une évidence confondante.

Michael Haydn est un compositeur plus proche de la sensibilité mozartienne. Ses deux Motets a capella ont une belle profondeur et une intensité troublante. Ainsi complétée par des pièces de choix, la Grande messe en ut devient une action de grâce à la beauté du monde de la musique fêtant tous les genres vocaux.

Une autre qualité de Raphaël Pichon est sa sureté de choix pour les chanteurs. Dès leur duo, les deux dames aux timbres complémentaires offrent des moments de grande musicalité en mêlant leurs voix. Chacune dans son

solo a ébloui par la facilité et le rayonnement de son chant. Le « Laudamus te » de **Marianne Crebassa** est enjoué et profond à la fois. L' « Et incarnatus est » de **Joelle Harvey** ouvre les portes de la musicalité chambriste la plus voluptueuse. Les deux hommes ont aussi brillé, surtout le ténor Krystian Adam au timbre mozartien, mais trop peu en raison de leurs trop courtes interventions en ensembles.

Le chœur généreux et précis, engagé à la vie à la mort, a été merveilleux de bout en bout, dans les doubles chœurs avec puissance, comme les moments *a capella* avec une grande délicatesse. Les échanges de sourires entre les choristes et le chef disent bien la complicité qui les unit. L'orchestre est plein de fougue également virtuose et précis.

La gestuelle très souple de Raphaël Pichon permet aux arabesques de la musique de se déployer avec une grande liberté. Les moments de tension et la précision qu'ils requièrent, n'en prennent que davantage de force. Une magnifique équipe, un chef charismatique et généreux sont les éléments de ce succès, défendant totalement des partitions revisitées et magnifiées.

**Compte rendu, Opéra.
Toulouse. Théâtre du Capitole.
Le 15 mai 2015. Sergueï
Prokofiev (1891-1953) : Les**

fiançailles au couvent, Opéra
lyrico-comique en quatre
actes et neuf tableaux;
Livret du compositeur assisté
de Mira Alexandrovna
Mendelson, d'après le livret
d'opéra-comique de Richard B.
Sheridan : La Duègne ou Le
double enlèvement ; Création
au Théâtre Kirov de Leningrad
le 3 novembre 1946 ;
Production Théâtre du
Capitole / Opéra-Comique de
2011. Mise en scène, Martin
Duncan ; Décors et costumes,
Alison Chitty ; Lumières,
Paul Pyant ; Chorégraphie,
Ben Wright. Avec : John

**Graham Hall, Don Jérôme ;
Gary Magee, Don Ferdinand ;
Anastasia Kalagina, Louise ;
Elena Sommer, la duègne ;
Danil Shtoda, Don Antonio ;
Anna Kiknadze, Clara
d'Almanza ; Mikhail
Kolelishvili, Isaac Mendoza ;
Vladimir Kapshuk, Don Carlos
; Alexander Teliga, Père
Augustin ; Vasily Efimov,
Frère Elustaphe / Premier
masque ; Marek Kalbus, Frère
Chartreuse/Deuxième masque ;
Thomas Dear, Frère
Bénédictine / Troisième
masque ; Chloé Chaume,
Lauretta ; Catherine**

Alcoverro, Rosina ; Claude Minich, Premier novice / Pablo ; Emmanuel Parraga, Deuxième novice / Pedro ; Alfredo Poesina, Lopez ; Carlos Rodriguez, Miguel. Chœur du Capitole, direction, Alfonso Caiani ; Orchestre National du Capitole ; Direction musicale : Tugan Sokhiev.

Fiançailles en parfaite osmose. Voilà une reprise magnifique. Déjà en 2011 entre le Capitole et l'Opéra Comique, publics et critique avaient plébiscité ce spectacle. La reprise avec une distribution presque identique retrouve ce théâtre total qui

nous avait tant séduit. La mise en scène, les décors, les costumes et les lumières en parfaite harmonie permettent aux spectateurs de rêver, toutes oreilles ouvertes et yeux comblés. Le parti pris minimaliste des décors permet au théâtre de se développer à l'infinie. Lorsque Don Jérôme enferme à clef sa fille, la fausse porte prend des allures de vraie prison. Les lumières de Paul Payant poétisent la scène



nue permettant à l'imagination de chaque spectateur de recréer un monde. Du grand art permettant à la fois de voir tous les artifices du théâtre et pourtant d'y croire totalement comme un enfant. Le jeu des acteurs est fin. Par exemple Garry Magee sait très bien jouer l'amoureux sincère et touchant puis prendre de la distance avec son personnage pour en révéler le côté factice. Les deux pères indignes et trop affairistes ne ménagent pas les effets comiques avec plus de voix pour Mikhaïl Kolelishvili et plus de théâtre pour John Graham Hall. La Duègne entièrement comique d'Elena Sommer est inoubliable. Vladimir Kapshuk en Don Carlos joue sur les deux tableaux de la sensibilité amoureuse et du comique avec une allure romantique irrésistiblement décalée au milieu de la poissonnerie. Les jeunes femmes, Anastasia Kalagina en Louise et Anna Kiknadze en Clara, sont les plus rouées et mènent au final l'action en suivant leurs désirs, aussi belles actrices que parfaites chanteuses. La distribution est sans failles jusque dans les plus petits rôles, chaque voix est typée et s'harmonise avec la personnalité théâtrale du rôle. Le chœur joue bien plus que d'habitude et chante admirablement. Les danseurs sont épatants aussi drôles que virtuoses.

Un grand concert symphonique à l'opéra ! Si le théâtre est roi, la musique est une souveraine absolue. Tugan Sokhiev qui vit cette partition avec passion en communique toute la fougue à son orchestre. Prokofiev permet des effets de couleurs irisées. Les associations d'instruments originales et les nuances ciselées font exulter les instrumentistes, surtout les musiciens de scène, des acteurs épatants ! Mais la qualité la plus rare vient de l'humour avec lequel le chef rend perceptible la satire contenue dans la partition. En contre point, les moments lyriques semblent d'une infinie délicatesse. L'équilibre fosse/scène est parfait. Les voix toujours compréhensibles et l'orchestre est très présent, comme un vrai orchestre symphonique. Et le final de l'opéra a une folie digne de Rossini. Ciselé comme une horlogerie suisse par un Tugan Sokhiev heureux et des musiciens virtuosissimes.

Un grand succès a été obtenu au rideau final pour toute l'équipe venue saluer. Les Toulousains ont été enchantés de retrouver une production si réussie et son chef chéri aussi heureux que doué dans la fosse. Pas étonnant que le Bolchoï l'ait choisi, car Tugan Sokhiev est un vrai maestro di scena !

Compte rendu, Opéra. **Toulouse. Théâtre du Capitole.** Le 15 mai 2015. **Sergueï Prokofiev (1891-1953) : Les fiançailles au couvent**, Opéra lyrico-comique en quatre actes et neuf tableaux; Livret du compositeur assisté de Mira Alexandrovna Mendelson, d'après le livret d'opéra-comique de Richard B. Sheridan : La Duègne ou Le double enlèvement ; Création au Théâtre Kirov de Leningrad le 3 novembre 1946 ; Production Théâtre du Capitole / Opéra-Comique de 2011. Mise en scène, Martin Duncan ; Décors et costumes, Alison Chitty ; Lumières, Paul Pyant ; Chorégraphie, Ben Wright. Avec : John Graham Hall, Don Jérôme ; Gary Magee, Don Ferdinand ; Anastasia Kalagina, Louise ; Elena Sommer, la duègne ; Danil Shtoda, Don Antonio ; Anna Kiknadze, Clara d'Almanza ; Mikhail Kolelishvili, Isaac Mendoza ; Vladimir Kapshuk, Don Carlos ; Alexander Teliga, Père Augustin ; Vasily Efimov, Frère Elustaphe / Premier masque ; Marek Kalbus, Frère Chartreuse/Deuxième masque ; Thomas Dear, Frère Bénédictine / Troisième masque ; Chloé Chaume, Lauretta ; Catherine Alcoverro, Rosina ; Claude Minich, Premier novice / Pablo ; Emmanuel Parraga, Deuxième novice / Pedro ; Alfredo Poesina, Lopez ; Carlos Rodriguez, Miguel. Chœur du Capitole, direction, Alfonso Caiani ; Orchestre National du Capitole ; Direction musicale : Tugan Sokhiev. Illustration : © P. Nin 2015)

**Compte rendu, concert.
Toulouse, Halle-aux-Grains,
le 28 avril 2015 ; Jean-
Sébastien Bach (1685-1750) /
Alexandre Siloti : Prélude en
sol mineur pour orgue, BWV 53
;
Jean-Sébastien
Bach/Ferruccio Busoni : « Ich
ruf zu Dir, Herr Jesu
Christ », BWV639 , « Komm,
Gott Schöpfer, heiliger
Geist », BWV 667 ; Jean-
Sébastien Bach / Myra Hess ,
« Jesus que ma joie demeure »
;
Ludwig van Beethoven
(1770-1827) , Sonate n°31, en
la bémol majeur, opus 110 ;
Serge Prokofiev (1891-1953) :**

8 Visions Fugitives, opus 22 ; Frédéric Chopin : Sonate n°3, en si mineur, opus 58 ; Nelson Freire, piano.



Nelson Freire invité par les Grands Interprètes nous a offert une soirée rare sous le signe de la musicalité la plus naturelle. Avec calme et simplicité Nelson Freire s'installe au piano et débute un récital admirablement

construit par une pièce du père de la musique. Impossible de résister à la beauté de ce piano dans Bach. Quatre pièces transcrites complémentaires et évidentes ont ouvert un monde de beauté, ferveur, intelligence et bonté. Tout y a été parfait. Nelson Freire arrive à faire entendre une registration d'orgue, une précision comme au clavecin et une douceur digne du luth. Tant de musique en de si courtes pièces ! La très célèbre transcription de « Jesus que ma joie demeure » par Myra Hess se termine sur un silence fait musique d'une douceur infinie.

Force de l'équilibre

La penultième Sonate pour piano de Beethoven si savamment construite avec une fugue si riche rend hommage à Bach et ouvre tout le pianoforte à ses capacités nouvelles. Avec un son d'une rare ampleur, des très belles couleurs et un toucher ferme et enveloppant cette grande sonate déploie ses beautés avec tranquillité et évidence. Tout est musique sous les doigts si savants du pianiste brésilien. Certes Freire, et cela dès ses débuts, est un virtuose que rien d'arrête mais avec le temps c'est sa musicalité qui prend le pas sur toutes

ses qualités.

En deuxième partie du récital le choix de 8 Visions Fugitives de Prokofiev met en valeur un humour et une finesse des détails dans des nuances exquises et des couleurs de caméléon.

La troisième sonate de Chopin qui a clos le récital a été portée par un souffle inépuisable. A nouveau les doigts se mettent au service de la musicalité la plus pure. Le hasard des rééditions nous fait trouver actuellement dans les bacs, un coffret des disques enregistrés pour Columbia, dont la sonate de Chopin datant de 1972. La maturité du pianiste est aujourd' hui pleine de lumineuse clarté. Le tempo est tenu sans rubato et pourtant tout respire et paraît souple. Les doigts sont puissants et percussifs mais sans jamais de dureté, comme c'est parfois le cas dans l'enregistrement. Le jeu respire constamment, souple et vivant. Le legato du troisième mouvement est envoûtant La musique diffuse et pourtant toute la structure d'ensemble est lisible comme aucun détail ne se perd. Nelson

Freire construit comme une apothéose de pure musique. Le maintien si noble de l'artiste, toujours modeste, donne à la Musique la première place, signature d'un musicien d'exception. Nelson Freire est un très grand artiste qui a toujours su résister à la pression médiatique pour façonner une carrière exemplaire.